



## **Contribution à une ethnobotanique de l'arbre vénéré**

Bruno de Foucault

### **► To cite this version:**

Bruno de Foucault. Contribution à une ethnobotanique de l'arbre vénéré. *Revue forestière française*, 1993, 45 (5), pp.581-590. <10.4267/2042/26458>. <hal-03444146>

**HAL Id: hal-03444146**

**<https://hal.science/hal-03444146v1>**

Submitted on 23 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# nature, histoire, loisirs et forêt

## CONTRIBUTION À UNE ETHNOBOTANIQUE DE L'ARBRE VÉNÉRÉ

B. de FOUCAULT

De tous les types de la classification biologique de Raunkiaer (1905), les Phanérophytes sont les plus élevés en hauteur et, pour la plupart, coïncident avec le type « arbre ». Puisque dépassant les hommes en hauteur comme en durée de vie, au point qu'ils ont pu leur paraître éternels, ils leur semblent relever d'une « sur-nature ». Ainsi les arbres sont-ils progressivement devenus les représentants physiques de personnages surnaturels : dieux, génies ; dans leur relation avec les hommes, ils ont acquis parfois une signification sacrée. Les études de relation entre les hommes et les plantes relèvent d'une science charnière entre ethnologie et botanique, l'ethnobotanique.

### ARBRES ET FORÊTS SACRÉS

#### Arbres sacrés

Plusieurs auteurs (Frazer, 1969 ; Maury, 1850 ; Deffontaines, 1933 ; Crampon, 1936) ont évoqué le culte des arbres, par exemple en Perse (ils sont appelés *dirakt-fazel*) où ils sont vénérés ; Bouddha aurait reçu l'illumination sous le « Bo » (*Ficus religiosa*), arbre dès lors sacré de la religion bouddhiste, planté dans l'enceinte des temples ; on peut y trouver d'autres arbres sacrés comme *Couroupita guyanensis* ; des bandes colorées entourent leurs troncs ou sont fixées aux rameaux ; des offrandes florales y sont associées (couronnes de fleurs : Orchidées, Jasmin, Lotus - *Nelumbo nucifera* -) ; le Ginkgo (*Ginkgo biloba*) a pu traverser les siècles grâce à sa protection comme arbre sacré dans les temples chinois (Michel, 1985).

## B. de FOUCAULT

Le Chêne et le Frêne sont sacrés dans les religions germaniques et celtes. En Grèce, diverses essences sont dédiées à des dieux :

Olivier .....	Minerve	Pin .....	Bacchus
Laurier .....	Apollon	Peuplier .....	Hercule
Myrte .....	Vénus	Platane .....	Marsyas
Frêne .....	Mars	Chêne .....	Zeus

Les hamadryades, nymphes des bois, naissent et meurent en même temps qu'un arbre. L'origine de ce culte est parfois dû à la croyance que des hommes ont pu se métamorphoser en arbres (de Foucault, 1992) ou aussi en la croyance en la réincarnation des humains. Il peut être aussi conforté par des caractères propres aux arbres ; par exemple, les dendroglyphes sont des formations superficielles de l'écorce de l'Érable sycomore (*Acer pseudoplatanus*), issues de la cicatrice sur le tronc d'une branche secondaire anémiée ; ils sont constitués d'une série de plis en relief et de cicatrices de bourgeons, opposés dans le cas de cette essence, l'ensemble simulant un buste féminin ; ils donneraient alors l'image de la divinité néolithique, une image dendrique de la déesse de l'arbre (Siret, 1920). Des saillies ou des rides de l'écorce ont pu être interprétées comme des manifestations des forces ou des esprits (Mercier, 1990).

Le caractère sacré des arbres est parfois marqué par un bandeau (Baumann, 1984, p. 46) ; chez les Kasaï, les arbres à esprits sont marqués par des cordons d'herbes aromatiques odorantes, purgatives de mauvaises influences, par un cercle de plumes ou de paille qui entoure le tronc, par des cercles alternés peints (Bonnet, 1990).

### Forêts sacrées

Le botaniste, le forestier ou le phytosociologue actuel qui pénètre dans une forêt ne ressent plus guère l'appréhension ou la crainte que suscitait cette formation végétale à nos ancêtres, pourtant encore perceptible chez beaucoup de nos contemporains. L'inconnu, la difficulté de voir loin, l'obscurité qui y règne, les bruits d'origine imprécise, les légendes plus ou moins fondées qui circulent pouvaient être sources d'inquiétude pour ces hommes influencés par l'irrationnel et le surnaturel. Les hors-la-loi bravaient ces contraintes pour se réfugier en forêt, comptant ainsi échapper aux recherches (forêt refuge, repaire).

Suite au culte des arbres représentant des dieux, la forêt devait être considérée comme le séjour même de ces dieux et génies sylvestres par plusieurs peuples, dont les Grecs et les Latins ; elle leur était alors consacrée et acquérait un statut sacré. Ainsi, à Rome, les sept collines étaient couvertes de bois de chênes consacrés à Jupiter. Ces bois pouvaient donc être considérés comme des sanctuaires, en cela bien antérieurs aux temples. Ils étaient « tabous », c'est-à-dire obéissaient à des prohibitions : le bois tombe et pourrit mais le caractère sacré empêchait qu'on y procède à des récoltes de bois ou à du pâturage animal ; au Soudan, les bois sacrés fétichistes sont soustraits aux feux de brousse, aux coupes d'arbres (Chevalier, 1950).

Outre ces charges taboues, ces sanctuaires pouvaient servir de lieu de culte aux dieux qui y séjournent et y sont représentés par les arbres : lieu de sabbat parfois (Fournée, 1985), lieu d'assemblée des Druides (par exemple forêt des Carnutes, en Beauce et Sologne actuelles ; Cunliffe, 1981), lieu aussi des cérémonies d'initiation des adolescents (au Soudan, Chevalier, 1950 ; et au Cameroun, Jacamon, in litt.). Les dieux pouvaient y faire entendre leur voix par le biais d'un oracle (Maury, 1850) ; on y rendait la justice.

Après leur mort, des hommes s'y faisaient enterrer pour être plus proches de leurs dieux ; le sanctuaire pouvait devenir lieu de sépulture (cas des Celtes ; Crampon, 1936) ; en Assam, des bois sacrés recèlent des ossuaires de peuplades Khasi (Kuhnholz-Lordat, 1958) ; en Afrique du Nord, des marabouts ont été enterrés dans de tels bois.

## La sacralisation

Ces deux types de faits relèvent le premier de l'ethnobotanique, le second plutôt de l'ethnophytosociologie, science moins connue que la précédente qui traite des relations entre les hommes et les communautés végétales (de Foucault, 1990).

D'un autre côté, tous ces faits peuvent être décrits par une relation de « **sacralisation** » dotant l'arbre ou la forêt d'une signification sacrée. Cette relation s'applique d'ailleurs à d'autres faits ethnobotaniques liés à ce contexte culturel. À l'origine, l'encens extrait de Burséracées (notamment *Boswellia carteri*) était utilisé pour masquer les mauvaises odeurs résultant des sacrifices animaux dans les lieux de culte ; avec la disparition de ce rituel, l'encens est demeuré mais a changé de fonction, ayant acquis une signification sacrée ; cette sacralisation est un cas particulier de dynamique ethnologique, thème que l'on va aborder maintenant plus en détail.

## DYNAMIQUE DU SACRÉ

Avec le temps, ces faits ethnologiques ont subi de multiples changements, selon plusieurs directions. Pour ordonner les divers cas de cette dynamique, il est pratique de rappeler (de Foucault, 1987) que les faits ethnobotaniques sont définis sur une dualité structure/fonction et que la dynamique affecte souvent au moins une des deux composantes de cette dualité ; on a donc une dynamique sans changement de structure si seule la fonction change ou inversement (de Foucault, 1990).

### Sans changement de structure et fonction

Dans ce premier cas, rien ne varie, on a une absence de dynamique. Cela revient à montrer que certains arbres ou bois actuels présentent encore ce caractère sacré. Effectivement, il existe encore de tels cas, notamment en Extrême-Orient (Chine, Japon), au Congo (« bois de Dieu »). Il existerait encore, pour certains, des forêts sacrées dans le Nord de la France selon Bourdu et Viard (1988) (Fresnicourt, bois d'Olhain, Pas-de-Calais).

### À structure variante, sans changement de fonction

Plus souvent, à la forêt sanctuaire ont succédé les premiers temples construits à l'ombre des grands arbres. Ces temples ont parfois pris la forme d'ermitages sylvestres qui ont pu ensuite donner naissance à des abbayes : « *La forêt normande fut aux ermites ce que fut le désert aux solitaires d'Égypte* » (Fournée, 1985) ; il serait intéressant de rapprocher les adeptes de la vie érémitique des forêts qui les ont accueillis (Saint Riquier à Crécy). Ainsi, la cathédrale de Chartres aurait pris la place d'un ancien sanctuaire, près d'un puits servant au culte (Debal, 1974). Ces occupations humaines en forêts ont parfois laissé des éléments relictuels sous forme de toponymes (ces « *fossiles de la géographie humaine* », J. Brunhes) en « *L'(H)Ermitage* » (Saint-Sever, Calvados ; Écouves, Orne,...).

Aujourd'hui les lieux de culte sont représentés par des monuments de grande taille homologues selon les religions :

église, cathédrale	.....	religion catholique
mosquée	.....	religion islamique
synagogue	.....	religion juive
temple	.....	religion bouddhiste, protestante, hindouiste, shintoïste, ...

Chateaubriand (*Le génie du christianisme*, 3<sup>e</sup> partie, livre I, chapitre VIII « *Des églises gothiques* ») et d'autres auteurs depuis (Huysmans, 1898 ; Crampon, 1936 ; Mercier, 1990 ; Barrier, 1991) ont noté les ressemblances étroites entre la forêt et l'église ou la cathédrale (« *la futaie de cette cathédrale* », Huysmans) : les troncs y deviennent colonnes, les houppiers voûtes, avec éventuellement des sculptures de feuillage ; la fraîcheur et le calme du sanctuaire s'y retrouvent ainsi que, parfois, des passages secrets :

*« Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. [...] Ces voûtes ciselées en feuillage, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique »* (Chateaubriand).

*« La forêt tiède avait disparu avec la nuit ; les troncs d'arbres subsistaient mais jaillissaient, vertigineux, du sol, s'élançaient d'un seul trait vers le ciel, se rejoignant à des hauteurs démesurées, sous la voûte des nefs ; la forêt était devenue une immense basilique, fleurie de roses en feu »* (Huysmans).

Quelques oiseaux (Colombidés, Corvidés) adoptent les tours pour y installer leurs nids ; ajoutées, elles les laissent même pénétrer à l'intérieur :

*« Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre, et les adopter pour les arbres de leurs forêts »* (Chateaubriand).

Des portes sont formées par la disposition symétrique de quelques arbres entre lesquels s'enfoncé un chemin. La nef ou les bas-côtés se fauillent entre les colonnes comme des allées forestières entre les arbres, propices à la méditation :

*« Là près des ruines magnifiques de l'abbaye (de Jumièges) qui a gardé intactes ses deux tours et dont le vaisseau décoiffé et pavé de fleurs rejoint un chœur de frondaisons cerclé par une abside d'arbres, trois immenses allées, plantées de troncs séculaires, s'étendent en ligne droite, [...] elles dominent la très exacte image d'une nef et de ses bas-côtés, soutenus par des piliers noirs et voûtés par des faisceaux de feuilles »* (Huysmans).

Des prêtres, des évêques, voire des chefs civils (Guillaume le Conquérant en son abbaye aux Hommes, à Caen, exemple parmi bien d'autres), ont été enterrés dans leur église, comme en témoignent encore des dalles funéraires.

Il semble que ce soit l'observation de l'existence de ressemblances morphologiques entre forêt et église qui soit à la source de cette hypothèse dynamique :

*« L'homme a trouvé dans les bois l'aspect si discuté des nefs et de l'ogive. [...] Il est presque certain que l'allée des forêts servit de point de départ aux rues mystiques de nos nefs »* (Huysmans).

L'existence de ces ressemblances peut s'expliquer par la parenté culturelle ancienne : la dynamique des sanctuaires laisse inchangée leur fonction sacrée :

*« Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée »* (Chateaubriand),

ainsi que, comme on vient de le voir, ces éléments. Des intermédiaires ont certainement relié ces deux types culturels, par exemple il semble que les colonnes de pierre des temples plus récents aient été précédées de colonnes de bois rappelant les troncs forestiers.

On peut ne pas être d'accord avec cette interprétation des ressemblances entre forêt et sanctuaire, en remarquant par exemple (Jacamon, in litt.) qu'à l'époque de la construction des cathédrales, les forêts étaient loin d'avoir la structure de hautes futaies : elles étaient beaucoup plus clairiérées, ouvertes au panage, entrecoupées de taillis.

Un autre exemple de dynamique sans changement de fonction porte sur une autre relation, la réduction. Dans un cadre spatial limité, comment concevoir un bois sacré si ce n'est d'abord d'en concevoir un modèle réduit plus adéquat à ce site ? Dans cet ordre d'idées, les jardins japonais peuvent être considérés comme des représentations réduites des forêts réelles. Leur signification est clairement aussi sacrée, quoiqu'elle soit autant culturelle et philosophique que religieuse. Ce paysage en réduction doit reproduire plutôt l'atmosphère de la forêt, avec son ombre (rôle des arbres, caducifoliés ou à feuilles persistantes), ses allées sinueuses, son calme tel celui d'un sanctuaire ; cette ambiance comble les besoins esthétiques et religieux des Japonais, un syncrétisme entre religion, culture et nature, et favorise la méditation philosophique en entretenant une sérénité spirituelle.

Un autre moyen de concevoir un bois sacré dans un cadre réduit est de le limiter à deux-trois arbres, par exemple ; le chemin qui nous menait du simple (arbre sacré) au complexe (forêt sacrée) s'inverse ici en simplifiant le complexe ; à la limite, la réduction à un arbre ramène au simple et les deux situations deviennent indiscernables. Ainsi, la forêt sanctuaire devient arbre sanctuaire à petite échelle. À cette évolution, on peut par exemple rattacher les arbres abritant dans leurs branches des chapelles (Chêne d'Allouville-Bellefosse, Seine-Maritime, consacré à Notre Dame en 1696). Encore aujourd'hui, dans les Vosges, les arbres (notamment Sapins) dédiés à un saint ou à la Vierge, porteurs d'une petite statue ou d'une minuscule chapelle, sont nombreux. Ailleurs, des arbres à croissance rapide comme des Tilleuls abritent encore des oratoires au coin d'une route, d'un croisement. À ce propos, Crampon (1936, p. 263) émet l'idée que l'arbre planté reconstituerait la voûte d'une chapelle, abritant un oratoire où les nombreux fidèles ne pourraient tous rentrer, compte tenu de cette échelle spatiale limitée ; un, deux arbre(s) suffi(sen)t pour remplir cette fonction d'abri, l'arbre devenant le prolongement naturel de la chapelle (voir ci-dessus comparaisons avec églises et cathédrales). Un dernier exemple a trait à l'arbre sacré du Bouddhisme, *Ficus religiosa* : dans une enceinte sacrée de Bangkok, j'ai observé la présence de petits temples des esprits entre les énormes racines aériennes de l'un d'eux. Ces temples miniatures sont des répliques de temples réels et sont placés dans un cadre privé limité (familial) ; on y célèbre le culte des esprits protecteurs du foyer ou néfastes si on les néglige ; des offrandes (fleurs, encens, bandes colorées, thé) attirent cette bienveillance.

En allant plus loin, on peut évoquer le bonsaï, arbre vivant miniaturisé, encore d'origine orientale, représentant la relation harmonieuse entre les trois forces que sont le ciel, la terre et l'homme ; la fonction est la même que celle du jardin japonais, d'ordre religieux, culturel et philosophique. Il est intéressant de remarquer qu'une tendance récente est d'assembler plusieurs bonsaï pour reconstituer un ensemble modélisant un paysage forestier (montage dit yoseue) ; on revient ainsi au jardin miniaturisé.

### À structure et fonction variantes

Un des moyens historiques d'abolir le culte païen des arbres et des forêts fut de supprimer le représentant physique du sacré. À cette dynamique se rattachent l'abattage des arbres et le défrichement forestier.

Le défrichement forestier par les moines des abbayes fut, certes, imposé par le désir d'étendre l'agriculture et l'élevage, mais celui de voir régresser la dendrolâtrie fut certainement présent aussi. C'est ainsi que disparut le culte celte du Frêne en Irlande, après 665 ap. J.C., que Saint Martin détruisit le Pin vénéré par ces mêmes Celtes pour mettre fin aux cultes anciens. Ainsi, à la suite de Crampon (1936), Brosse (1989) précise que l'interdiction du culte païen se concrétisa par la destruction des bois sacrés par les missions chrétiennes.

On rejoint par ce raisonnement des actes originaux de dynamique :

— le Chêne Maréchal Pétain fusillé symboliquement à la Libération en forêt de Tronçais ;

— condamnation à mort des arbres en même temps que leurs propriétaires seigneurs (Crampon, 1936, p. 408) ; ces arbres plantés près des châteaux ou manoirs, emblèmes de la noblesse du lieu sous l'Ancien Régime, pouvaient donc être abattus par le suzerain pour atteindre ou abaisser le seigneur.

### **Sans changement de structure, fonction partiellement variante : conversion**

Il existe encore des cas de dynamique caractérisés par la permanence de l'architecture de la forêt ou de l'arbre et fonction seulement partiellement variante ; par ce dernier trait, on entend que la fonction sacrée ne change pas, mais que le sacré s'inscrit dans un référentiel culturel différent : la relation est la « **conversion** » et, si le référentiel but est chrétien, cette conversion est une « **christianisation** ». Au lieu d'éliminer, on préfère donc convertir :

*« Il en est des bois sacrés comme des gentils : on n'extermine pas ces derniers, on les convertit, on les change. De même, on ne coupe pas les bois sacrés, on fait mieux : on les consacre à Jésus-Christ »* (Saint Augustin).

« Gentil » est, rappelons-le, le nom donné aux païens par les chrétiens.

La christianisation se concrétise en une bénédiction, une sorte de baptême, en une dédicace à un saint ou à la Vierge (Brosse, 1989, p. 290), une consécration en y suspendant des images de ceux-ci (Frazer, tome I, p. 468). L'arbre peut témoigner de la nouvelle religion en en devenant symbole ; ainsi l'arbre a-t-il pu être assimilé à la Croix, son tronc en ayant même parfois acquis la forme (Crampon, 1936, p. 58). En même temps que la conversion des arbres, a pu se produire une conversion des fêtes et des dieux païens.

De l'arbre sacré, il n'y a guère qu'un pas à faire pour dériver vers l'arbre fétiche, magique, celui qui peut aider les hommes à résoudre leurs problèmes. Parmi ceux-ci, les problèmes de santé sont très importants et, par leur vitalité extraordinaire, les arbres ont pu être perçus comme des dispensateurs d'énergie, des sources auxquelles les hommes pourront puiser. L'un des moyens est de faire traverser l'arbre au niveau d'un creux du tronc, naturel ou pratiqué, par le malade lui-même (Crampon, 1936).

Dans le chapitre « *Transfert du mal* » de « *Le Rameau d'or* », Frazer (III) cite encore d'autres moyens visant ce but : mordre l'écorce, faire le tour de l'arbre, nouer ses branches, enfoncer des clous pour « clouer » la maladie.

Un autre moyen est enfin de transmettre la maladie à l'arbre ou l'arbuste. Il s'y rattache le rite dit du « nouage des fièvres » : on fixe aux arbres et aux buissons des linges (ou « mumies ») ayant touché le malade, afin de leur transférer la maladie ; on ne demande donc pas la guérison mais sa transmission. Si le malade peut se déplacer, il peut se lier lui-même à l'arbre avec un lien. Ainsi, à la chapelle Sainte-Godeleine (Wierre-Effroy, 62), autrefois, les pèlerins attachaient des cordons aux troncs d'arbres environnants pour lier la fièvre, ou déposaient sur la haie voisine des pièces de vêtements en rapport avec la partie du corps atteinte (Saintyves, 1918 ; Ararco, 1988). Les dirakt-fazel évoqués au paragraphe « Arbres sacrés » (p. 581) portent aussi des guenilles. Cette coutume qui, selon Fournée (1985), serait la survivance d'un vieux rite magique (dieu « lieu » indo-européen), est encore actuelle, notamment dans la partie Nord de la France : Haute-Normandie (Foubert, 1985), Hasnon, près de Valenciennes, à la chapelle du bon Dieu de Giblot, jusqu'en Belgique (Stambruges et Jurbise, Bourdu et Viard, 1988). Les « arbres à loques » de Picardie (Mabire, 1991) existent encore à Sénarpont : les arbres de Saint-Gleude ou de Saint-Claude sont des Ormes, morts depuis leur évocation par Crampon (1936) ; en revanche « *l' friperie d' St Gleude* » est toujours là (observation personnelle d'avril 1991).

Une autre possibilité est de préparer des *ex-voto* représentant des organes du corps humain, offerts à la divinité afin de transférer la maladie de ces organes à l'objet inanimé (Cunliffe, 1981).

Notons qu'il est parfois difficile de distinguer des lambeaux obéissant à cette coutume du nouage, et des lambeaux qui sont déposés en remerciement, en *ex-voto*. Ces rites persistent encore sous la forme expressive de « *toucher du bois* ».

### Sans changement de structure, fonction variante : désacralisation ou laïcisation

Au cours du temps, enfin, la forêt ou l'arbre ont pu changer de fonction sans forcément changer dans leur structure. Si, comme on l'a vu plus haut, la sacralisation a déterminé l'acte de naissance du fait ethnobotanique bois sacré, la « **désacralisation** » en est l'inverse. Elle pourrait être aussi qualifiée de « **profanation** », en un sens faible (dynamique sacré → profane) ou mieux de « **laïcisation** » (religieux, spirituel → laïc, temporel).

Cette transformation est allée de pair avec la baisse du surnaturel et les progrès du rationalisme. Elle s'est par exemple concrétisée par la transformation de certaines fêtes païennes comme la fête celtique de Lug (Lugnasad) devenue fête profane des moissons (Defoort, 1990). De la même manière, le rituel des champignons hallucinogènes de certaines religions est devenu profane en s'orientant plutôt vers la toxicomanie.

Plus simplement, et encore maintenant, les forestiers de notre pays aiment nommer, désigner puis protéger en forêt la beauté, la vigueur, le grand âge solide de tel ou tel arbre remarquable : ainsi les « Sapins président » de certaines forêts du Jura, le Chêne Jupiter en forêt de Fontainebleau, etc... Ils dédient aussi d'autres prestigieux géants à des forestiers éminents (« Chêne Lorentz » en forêt de Bellême, dans l'Orne) ou à des organismes amis (Chêne de l'École forestière d'Oxford, en forêt de Réno-Valdieu).



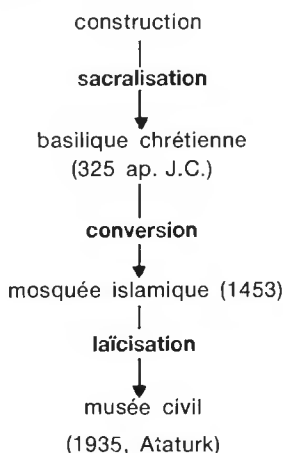
Chêne de l'École en forêt domaniale de Bellême (Orne). Photographie prise, en 1934, lors de la tournée de la Société des Amis et anciens Elèves de l'École forestière.

Cliché : Collection ENGREF-Nancy



## CONCLUSIONS

Aucun des faits évoqués dans cette brève contribution n'est réellement original ou nouveau ; tous ont été empruntés à des penseurs du sacré très ou peu connus, anciens ou récents. L'apport de cette contribution est l'intégration de ces faits dans une approche un peu plus formalisée de l'ethnobotanique et de l'ethnophytosociologie qui précise la nature des relations entre les hommes et le monde végétal : la sacralisation d'abord ; mais la dynamique du sacré sans changement de fonction a permis d'introduire la laïcisation (ou désacralisation) et la conversion. Ces transformations sont universelles et peuvent affecter des formes non végétales. Un bon exemple est donné par l'histoire de la célèbre Aghia Sofia (Sainte-Sophie) d'Istanbul qui est passée par plusieurs étapes marquées par une transformation fonctionnelle élémentaire :



Il va de soi que la transformation de la basilique en mosquée a aussi été d'ordre structurel, ne serait-ce que par l'ajout de minarets.

Ce caractère sacré du monde végétal s'étendait en fait à tout un ensemble naturel incluant fontaines, lacs, rivières, rochers, montagnes, tous éléments animés par des génies, adorés en ces lieux (De Baecker, 1854) : « *on pouvait presque partout entrer en contact avec les dieux* » (Cunliffe, 1981) ; des offrandes leur étaient faites. Ceci existe encore de nos jours ; en Inde, plusieurs éléments du monde naturel sont sacrés : le fleuve Gange, les vaches. Le transfert du mal évoqué à propos des arbres peut concerner aussi des cours d'eau, des animaux, des pierres, celles-ci se prêtant notamment au clouage des maladies (Frazer, tome III). Il est significatif, à ce propos, que R. Louis, dans sa préface à l'ouvrage de Seringe (1985), insiste sur la trilogie eau vive (fontaines, sources), roche, arbre, au symbolisme culturel, funéraire ou épique. Ces éléments ont pu donner lieu à des dynamiques du même ordre que celles qu'on a étudiées plus haut : les sources ont pu être converties ; des offrandes sous forme de pièces de monnaie sont offertes aux fontaines ou puits pour obtenir une faveur.

On peut encore imaginer un autre cas de relation (non dynamique) sans changement de structure : ce serait celle qui rapprocherait par la pensée une forêt sacrée et une réserve biologique intégrale (parcelle végétale mise totalement en défens à des fins d'observations scientifiques ; Lemée, 1966). Il existe des convergences à travers cette relation : le tabou se retrouve, mais, dans la réserve, il est d'ordre scientifique ; l'entrée est parfois interdite, sauf aux scientifiques (dès lors homologues des prêtres, druides, initiés) et à leurs étudiants (homologues des adolescents à initier) ; les arbres meurent de vieillesse et pourrissent sur place ; aucune coupe et exportation de bois ne sont tolérées (comparer avec ce qui est écrit dans le paragraphe « Forêts sacrées », p. 582).

Ces réserves biologiques intégrales nous amènent finalement à évoquer ces autres réserves que sont les parcs naturels : n'y a-t-il pas là, en quelque sorte, resacralisation de la nature, ne sont-ils pas *sanctuaires de la nature*, expression utilisée autant par Chevalier (1950) évoquant des bois fétiches sacrés, que par Brosse (1989) évoquant ces parcs ? Ceux-ci ont aussi une fonction récréative, voire même de ressourcement spirituel (« *la forêt est un sanctuaire dans lequel il faut pénétrer avec beaucoup de respect et d'amour* », Mercier, 1990) dans la sérénité de la nature pour des hommes vivant quotidiennement dans le bruit, l'agitation, le stress ; on revient par là même aux jardins japonais.

B. de FOUCAULT  
Département de Botanique  
FACULTÉ DES SCIENCES BIOLOGIQUES  
ET PHARMACEUTIQUES  
BP 83  
59006 LILLE CÉDEX

## BIBLIOGRAPHIE

- ARARCO. — Nos chapelles. — Lille : Éditions Ararco, 1988. — 233 p.
- BARRIER (Ph.). — Forêt légendaire. — Éditions Chr. de Bartillat, 1991. — 254 p.
- BAUMANN (H.). — Le Bouquet d'Athéna. Les plantes dans la mythologie et l'art grecs. — Paris : La Maison rustique - Flammarion, 1984. — 250 p.
- BONNET (J.). — L'Homme et le parfum. — Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des mœurs, tome I, 1990, pp. 679-722.
- BOURDU (R.), VIARD (M.). — Arbres souverains. — Éditions du May, 1988. — 207 p.
- BROSSE (J.). — Mythologie des arbres. — Paris : Plon, 1989. — 360 p.
- CHEVALIER (A.). — Sur les bois sacrés des anciens fétichistes au Soudan français. — *Revue internationale de Botanique appliquée et d'Agriculture tropicale*, 30, 1950, pp. 239-240.
- CRAMPON (M.). — Le Culte de l'arbre et de la forêt en Picardie. Esquisse sur le folklore picard. — *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, Amiens, vol. 46, 1936, pp. 1-584.
- CUNLIFFE (B.). — L'Univers des Celtes. — Paris : Éditions du Fanal, 1981. — 224 p.
- DE BAECKER (L.). — De la religion du nord de la France avant le christianisme. — Réédition. — Lille : G. Montfort, 1854. — 353 p.
- DEBAL (J.). — Les Gaulois en Orléanais. — *Bulletin de la Société d'Archéologie et d'Histoire de l'Orléanais*, n° h.s., 1974, pp. 1-127.
- DEFFONTAINES (P.). — L'Homme et la forêt. — Paris : Gallimard, 1933. — 187 p.
- DEFOORT (C.). — Le Culte des arbres dans la civilisation celtique. — Lille : Université de Lille - Faculté de Pharmacie, 1990. — 52 p. (Thèse)
- FOUBERT (J.-M.). — Bois et forêts de Normandie. — Condé-sur-Noireau : Éditions Corlet, 1985. — 304 p.
- FOUCAULT (B. de). — Essai de formalisation de l'ethnobotanique. — *Journal d'Agriculture traditionnelle et de Botanique appliquée*, 34, 1987, pp. 31-45.
- FOUCAULT (B. de). — Ethnobotanique et invariance. — *Informatore botanico italiano*, vol. 22, n° 1-2, 1990, pp. 34-41.
- FOUCAULT (B. de). — Introduction à une ethnophytosociologie. — *Lejeunia*, NS 134, 1990, pp. 1-60.
- FOUCAULT (B. de). — Mythologie et spéciation chez les plantes. — *Bulletin de la Société botanique du Centre-Ouest*, NS 23, 1992, pp. 139-156.
- FOURNÉE (J.). — L'Arbre et la forêt en Normandie. Mythes, légendes et traditions. — Société parisienne d'Histoire et d'Archéologie normandes, 1985. — 302 p.

B. de FOUCAULT

- FRAZER (J.-G.). — Le Rameau d'or. Bouquins. — Réédition. — Paris : Éditions R. Laffont, 1969. — Tome I, 1004 p. ; tome III, 877 p.
- HUYSMANS (J.-K.). — La Cathédrale. — Oeuvres complètes, XIV. — Paris : Éditions G. Grès et Cie, 1898-1930. — 348 p. et 342 p.
- KUHNHOLTZ-LORDAT (G.). — L'Écran vert. — Mémoires du Museum national d'Histoire naturelle, NS, Botanique, IX, 1958, pp. 1-276.
- LEMÉE (G.). — Sur l'intérêt écologique des réserves biologiques de la forêt de Fontainebleau. — *Bulletin de la Société botanique de France*, vol. 113, n° 5-6, 1966, pp. 305-323.
- MABIRE (P.). — Les Arbres à loques. — *Agir en Picardie*, n° 37, 1991, p. 41.
- MAURY (A.). — Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'Ancienne France. — Paris, 1850. — 328 p.
- MERCIER (M.). — La Nature et le sacré. — Saint-Jean-de-Braye : Éditions Dangles, 1990. — 169 p. (Horizons ésotériques).
- MICHEL (P.-F.). — *Ginkgo biloba*, l'arbre qui a vaincu le temps. — Éditions du Félin, 1985. — 108 p. (L'Art du vivant).
- RAUNKIAER (C.). — Types biologiques pour la géographie botanique. — *Kun. Gdansk Vidensk. Selsk.* (Copenhague), 1905, pp. 347-438.
- SAINTYVES (P.). — Le Transfert des maladies aux arbres et aux buissons. — *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 15, 1918, pp. 296-300.
- SERINGE (Ph.). — Les Symboles dans l'art, dans les religions et dans la vie de tous les jours. — Genève : Hélios, 1985. — 459 p.
- SIRET (L.). — La Dame de l'Érable. — *L'Anthropologie*, 30, 1920, pp. 235-321.